

[Retrouver ce titre sur Numilog.com](http://Numilog.com)

ISAAC ASIMOV

LE ROBOT QUI RÊVAIT



LE ROBOT QUI RÊVAIT

Du même auteur
aux Éditions J'ai lu

Le cycle des robots :

- 1 – Les robots, *J'ai lu* 453
- 2 – Un défilé de robots, *J'ai lu* 542
- 3 – Les cavernes d'acier, *J'ai lu* 404
- 4 – Face aux feux du soleil, *J'ai lu* 468
- 5 – Les robots de l'aube, *J'ai lu* 6792
- 6 – Les robots et l'empire, *J'ai lu* 5895

Tyrann, *J'ai lu* 484

Cailloux dans le ciel, *J'ai lu* 552

La voie martienne et autres nouvelles, *J'ai lu* 870

Le voyage fantastique, *J'ai lu* 1635

Le renégat, *J'ai lu* 3094

Humanité, *J'ai lu* 3290

ISAAC ASIMOV

LE ROBOT QUI RÊVAIT

ROMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par France-Marie Watkins



Collection dirigée par Thibaud Eliroff

Retrouvez-nous sur Facebook :
www.facebook.com/jailu.collection.imaginaire

Titre original
ROBOT DREAMS
Cemetery Dance Publications, Baltimore

© Emmanuel Gorinstein

© Byron Preiss Visual Productions, Inc., 1986

© Isaac Asimov, 1986

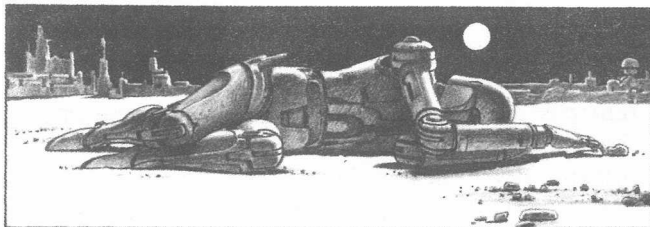
Illustrations © Byron Preiss Visual Publications, Inc., 1986

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 1988

EAN 9782290185643

SOMMAIRE

Introduction	9
LE ROBOT QUI RÊVAIT	23
GESTATION	33
LES HÔTES	89
SALLY	151
LE BRISEUR DE GRÈVE	180
LA MACHINE QUI GAGNA LA GUERRE	203
LES YEUX NE SERVENT PAS QU'À VOIR	213
LE VOTANT	219
LE PLAISANTIN	244
LA DERNIÈRE QUESTION	267
EST-CE QU'UNE ABEILLE SE SOUCIE... ?	288
ARTISTE DE LUMIÈRE	297
LA SENSATION DU POUVOIR	306
MON NOM S'ÉCRIT AVEC UN S	323
LE PETIT GARÇON TRÈS LAID	347
LA BOULE DE BILLARD	410
L'AMOUR VRAI	439
LA DERNIÈRE RÉPONSE	446
DE PEUR DE NOUS SOUVENIR	457



INTRODUCTION

La science-fiction offre des satisfactions particulières. Il est possible, lorsqu'on s'efforce de dépeindre la technologie future, de frapper moins loin. Si l'on vit assez longtemps après avoir écrit une certaine histoire, on peut avoir le plaisir de découvrir que nos prédictions étaient justes et d'être acclamé comme une espèce de petit prophète.

Cela m'est arrivé avec mes histoires de robots ; et « Artiste de lumière » (*Light Verse*), qui figure dans ce recueil, en est un exemple.

J'ai commencé à faire des robots les héros de mes nouvelles en 1939 ; j'avais dix-neuf ans et, dès le début, je les ai imaginés comme des appareils, soigneusement construits par des ingénieurs, dotés de systèmes de survie spécifiques que j'ai appelés « Les Trois Lois de la Robotique ». (Incidentement, je fus le premier à employer ce mot, dans le numéro d'*Astounding Science-Fiction* de mars 1942.)

À vrai dire, les robots quels qu'ils soient n'eurent pas d'utilisation véritablement pratique avant l'invention

de la puce électronique, dans les années soixante-dix. Il devint dès lors possible de produire des ordinateurs petits et bon marché, possédant les caractéristiques nécessaires, sur le plan de la puissance et de l'adaptation, pour faire fonctionner un robot à un prix qui ne fût pas prohibitif.

Nous disposons aujourd'hui d'appareils appelés robots, programmés par ordinateur, et employés dans l'industrie. Ce sont eux qui accomplissent de plus en plus fréquemment les travaux simples et répétitifs sur les chaînes de montage – ils soudent, fraisent, polissent, etc. ; et ils sont d'une importance croissante pour l'économie. Les robots sont devenus un domaine d'étude reconnu, et c'est le mot précis que j'ai inventé en 1942 qui le désigne : la robotique.

Bien sûr, nous ne sommes qu'à l'aube de la révolution robotique. Les robots en usage ne sont guère plus que des leviers informatisés, très loin de posséder la complexité nécessaire aux Trois Lois. Ils sont très éloignés de la forme humaine et ne sont donc pas les « hommes mécaniques » que j'ai décrits dans mes histoires, et que l'on a vus dans d'innombrables films.

Néanmoins, la direction du mouvement est nette. Les robots primitifs qu'on utilise ne sont pas les monstres de Frankenstein de la vieille science-fiction primitive. Ils n'aspirent pas à la vie humaine (bien que des accidents puissent se produire avec des robots, tout comme avec des automobiles ou autres machines électriques). Il s'agit plutôt d'appareils conçus avec soin pour éviter aux humains des tâches ardues, monotones, dangereuses et ingrates ; et donc, par l'intention et la philosophie, ils constituent les premiers pas en direction de mes robots imaginaires.

L'avenir devrait nous permettre d'aller plus loin dans la direction que j'ai indiquée. Plusieurs grandes entreprises sont au travail sur des « robots ménagers » qui auront une apparence vaguement humaine, et accompliront certains travaux dont se chargeaient naguère les domestiques.

Le résultat de tous ces efforts, c'est que je jouis d'une considérable estime de la part de ceux qui travaillent dans le domaine de la robotique. En 1985, un gros volume encyclopédique intitulé *Handbook of Industrial Robotics* (sous la direction de Shimon Y. Nof, et édité par John Wiley) a été publié, et l'éditeur m'a demandé d'en écrire la préface.

Naturellement, ma qualité de survivant m'a permis d'apprécier la justesse de mes prévisions. Mes premiers « Robots » sont parus en 1939, comme je l'ai dit, et j'ai dû vivre encore plus de quarante ans pour apprendre que j'avais été un prophète. Comme j'ai commencé à un âge très tendre et que j'ai eu de la chance, je suis parvenu jusqu'à l'époque actuelle, et il n'y a pas de mots pour exprimer ma reconnaissance.

Je suis allé jusqu'au bout de mes prédictions sur l'avenir des robots, jusqu'à l'ultime étape, dans ma nouvelle « La Dernière Question » (*The Last Question*), parue en 1957. Je ne suis pas loin d'être convaincu que, si la race humaine survit, nous continuerons de progresser dans cette voie, tout au moins par certains aspects. En ce qui me concerne, la survie est limitée, et je n'ai guère de chances de découvrir des nouveautés dans l'avenir proche de la technologie. Je devrai me consoler à la pensée que les générations à venir assisteront à mes triomphes et, je l'espère, les applaudiront. Moi-même, je n'en profiterai pas.

Les robots ne sont d'ailleurs pas le seul domaine que m'avait montré ma boule de cristal. Dans ma nouvelle « La Voie martienne¹ » (*The Martian Way*), parue en 1952, je décrivais très exactement une marche dans l'espace, bien que cet exploit n'eût lieu dans la réalité que quinze ans plus tard. Prévoir les marches dans l'espace n'était pas une prophétie bien audacieuse, je l'avoue. Puisqu'il y avait des vaisseaux spatiaux, ces choses-là étaient inévitables. Cependant, je décrivais aussi les effets psychologiques et en imaginai un d'assez inhabituel, en particulier pour moi.

Je suis, voyez-vous, un acrophobe invétéré, je vis dans la terreur absolue des hauteurs et je sais parfaitement que je ne m'embarquerai jamais de mon plein gré à bord d'un vaisseau spatial. Si, malgré tout, on devait m'y contraindre, jamais je n'oserais le quitter pour une promenade dans l'espace. J'ai néanmoins mis de côté ma peur personnelle, pour imaginer que la marche dans l'espace était un événement euphorisant. Mes voyageurs se disputaient les sorties dans le cosmos et le droit de flotter dans le silence des étoiles. Et quand les sorties dans l'espace devinrent une réalité, ce fut bien cette euphorie que les astronautes éprouvèrent.

Dans ma nouvelle « La Sensation du pouvoir » (*The Feeling of Power*), parue en 1957, j'utilisais des ordinateurs de poche une dizaine d'années avant qu'ils n'existent. J'envisageais même la possibilité de voir de tels ordinateurs diminuer l'aptitude des êtres humains au calcul et à l'arithmétique traditionnels. C'est en effet devenu aujourd'hui un réel souci pour les professeurs.

1. J'ai lu, n° 870.

Dernier exemple, ma nouvelle « Sally », publiée en 1953, décrivait des voitures informatisées qui étaient presque animées d'une vie propre. Ces dernières années, nous avons effectivement vu naître des voitures informatisées qui parlent au conducteur ; il faut dire que leurs facultés dans ce domaine sont extrêmement limitées.

Si la science-fiction vous apporte la satisfaction d'avoir été un bon prophète, le contraire est hélas vrai aussi. La science-fiction offre à ses auteurs davantage de risques d'embarras qu'aucune autre forme de littérature.

Après tout, si nous faisons des prédictions exactes, nous risquons également d'en faire de fausses, et bien souvent d'une façon grotesque.

Cet inconvénient devient particulièrement pénible quand des nouvelles sont republiées dans un recueil tel que celui-ci. Quand un auteur débute précocement, quand il dispose d'une longévité normale (comme c'est, apparemment, mon cas) et quand il a écrit sans discontinuer, il peut se trouver dans le recueil certaines histoires écrites et publiées trente ou quarante ans plus tôt ; la boule de cristal a eu alors largement le temps de se voiler.

Cela m'arrive relativement peu, car j'ai de la chance. J'ai, tout d'abord, la chance de bien connaître les sciences, ce qui limite les risques d'erreur dans les domaines fondamentaux. Ensuite, je prédis avec prudence et je ne me lance pas follement dans la violation grossière des principes scientifiques établis.

Néanmoins, la science progresse et produit parfois des résultats inattendus en un laps de temps très court,

ce qui risque de laisser un auteur (même comme moi) en perdition sur une montagne de fausses « réalités ». Ma plus grande malchance à cet égard a été une série de romans de science-fiction pour la jeunesse, que j'ai écrits entre 1952 et 1958.

Cette série racontait les aventures de mes héros sur diverses planètes du système solaire. Dans chaque cas, je décrivais soigneusement les planètes en accord avec ce que l'on en savait à l'époque.

Malheureusement, c'est au cours de ces mêmes années que fut développée l'astronomie à micro-ondes. Peu après, les premières sondes furent lancées. Ainsi, notre connaissance du système solaire fit un bond en avant prodigieux et nous apprîmes quelque chose de nouveau et d'inattendu sur chaque planète.

Par exemple, décrivant Mercure dans *Lucky Starr and the Big Sun of Mercury*, je lui faisais présenter une seule de ses faces au soleil, comme les astronomes le croyaient alors, et ce phénomène était essentiel à l'intrigue. Or aujourd'hui, nous savons que Mercure tourne très lentement certes, mais que toute sa surface subit un ensoleillement une partie du temps. Il n'y a donc pas de « face obscure ».

Ma description de Vénus, dans *Lucky Starr and the Oceans of Venus*, faisait état d'un océan couvrant toute la planète, ce qui, à ce moment-là, paraissait possible ; et, encore une fois, c'était essentiel à l'histoire. Or nous savons à présent que la température à la surface de Vénus dépasse de loin le degré d'ébullition de l'eau et qu'un océan – ne fût-ce qu'une seule goutte d'eau – y est totalement impensable.

Quant à Mars, dans *David Starr, Space Ranger*, j'en avais fait une assez bonne description, sous plusieurs angles. Cependant, je ne tirais aucun profit des

gigantesques volcans éteints découverts une quinzaine d'années après la publication du roman. En outre, je mentionnais des canaux (à sec) qui n'existent pas, on le sait maintenant, et je faisais intervenir des Martiens intelligents, survivants d'une ancienne civilisation disparue depuis longtemps, ce qui est extrêmement improbable.

Jupiter et ses satellites apparaissaient dans *Lucky Starr and the Moons of Jupiter*, et si j'avais pris soin de décrire tous ces mondes, j'ignorais naturellement certains détails importants qui ne furent découverts que vingt ans plus tard. Je ne disais rien du grand glacier entourant complètement Europa, rien des volcans en activité de Io. Je ne mentionnais pas l'énorme champ magnétique de Jupiter. Pas plus que je n'évoquais, dans *Lucky Starr and the Rings of Saturn*, certaines des caractéristiques les plus intéressantes du système de satellites et d'anneaux de cette planète.

Le seul ouvrage de cette série qui s'en tira sans dommages (scientifiquement parlant) fut *Lucky Starr and the Pirates of the Asteroids*.

Heureusement, il y avait un moyen de s'en sortir. La meilleure politique en l'occurrence est la franchise, aussi, lors de la réimpression de la collection *Lucky Starr* dans les années soixante-dix, j'insistai pour ajouter des notes expliquant que certains détails astronomiques étaient tombés en désuétude. Les éditeurs se firent d'abord tirer l'oreille, mais je déclarai que je ne pouvais permettre qu'on abusât de jeunes lecteurs ou, s'ils étaient bien informés, qu'on les laissât imaginer que je ne l'étais pas moi-même. Les notes furent ajoutées et les ventes n'eurent pas à en souffrir.

Aucune des nouvelles du présent recueil n'a été aussi gravement malmenée que mes pauvres histoires

de *Lucky Starr*, mais il y a quand même quelques petites choses dont il convient de se méfier.

Tout d'abord, dans l'une d'elles, je suis passé à côté de quelque chose qui était (*a posteriori*) tout à fait évident et, depuis deux ou trois ans, je me donne des coups de pied pour cela.

Dans « La Voie martienne », cette histoire où je triomphais avec ma description de la marche dans l'espace, mes héros s'approchaient de Saturne et entraient carrément dans le système d'anneaux. Je décrivais donc très minutieusement les anneaux, en me basant sur des observations effectuées depuis la surface de la Terre.

Or, de la surface de la Terre, à quelque mille trois cents millions de kilomètres de Saturne, nous voyons les anneaux comme des objets solides, sans aucune solution de continuité, sauf la division de Cassini qui les sépare en deux anneaux. La partie la plus proche de Saturne est moins brillante et on la considère généralement comme un troisième anneau (appelé l'« anneau de crêpe »). C'était donc ainsi que je les faisais voir par les yeux de mes voyageurs interplanétaires.

Mais il est évident (du moins est-ce évident *maintenant*) que si nous pouvions voir le système d'anneaux de plus près, nous verrions davantage de détails. Nous verrions les divisions, les zones où la ronde des particules sur orbite est moins importante, et donc les espaces plus sombres séparant les parties brillantes ; ces divisions ne peuvent absolument pas être vues grâce à des télescopes, à la surface de la Terre, qui n'en donnent que des images brouillées et qui n'enregistrent que la plus large des parties plus obscures : la division de Cassini.

Plus nous nous rapprocherions, plus les lignes brillantes seraient nombreuses et fines. Et si notre visibilité devenait de plus en plus nette, nous verrions que les anneaux, tous les anneaux, ont l'aspect des sillons d'un vieux disque, ce qui est précisément le cas.

Supposons que j'aie deviné tout cela en 1952, et décrit les anneaux de cette façon. Même si des choses aussi diffuses que les « rayons » et les anneaux « tressés » m'avaient échappé – détails alors totalement imprévisibles –, il eût été magnifique pour moi d'avoir imaginé les fines divisions de la couronne de Saturne. C'était une déduction facile à faire et si j'avais donné cette description, j'aurais pu, dès que la sonde y serait parvenue, me proclamer à nouveau prophète. (Vous croyez que la modestie m'aurait retenu ? Ne soyez pas stupide !)

Cela aurait été fantastique !

Mais je n'ai rien deviné de tel ; je n'étais pas très intelligent et tout le monde peut s'en convaincre en lisant « La Voie martienne ». Bien sûr, en 1952, aucun astronome n'avait perçu la réalité des anneaux, mais quoi ? Un astronome n'est qu'un astronome, et sa vision est forcément limitée. Je suis un *auteur de science-fiction* et on peut espérer davantage de moi.

Je dois dire aussi que, lorsqu'il m'arrivait de voir juste, ou de prévoir quelque chose qui serait juste un jour, je le plaçais en général beaucoup trop loin dans l'avenir. J'avoue être tombé juste avec les robots parce que, dans mes premières nouvelles, je situe leurs débuts dans les années 80 et 90, ce qui n'est pas mal du tout.

Et les voitures informatisées de « Sally », et les ordinateurs de poche dans « La Sensation du pouvoir » (*The Feeling of Power*) ? J'ai pris soin de ne pas

donner la date exacte de ces progrès. (Je suis peut-être idiot, mais pas à ce point-là !) Malgré tout, quand on lit la nouvelle, on ne doute pas un instant que ce soient des inventions appartenant à un lointain avenir, alors qu'elles sont là aujourd'hui, et que j'ai vécu assez longtemps pour les voir, et me sentir gêné par mon manque de confiance en l'intelligence et en l'ingéniosité humaines.

Breeds there a Man... ? traite entre autres du développement d'une arme contre la bombe atomique. Cette histoire a été publiée en 1951 et, si j'ai pris soin de ne rien dater, on a l'impression que les événements se passent dans un très proche avenir, quelques années à peine après 1951.

Mais là, je me trompais lourdement, car les véritables débats sur une défense possible n'eurent pas lieu avant 1980.

De plus, mon idée de défense était purement statique : la création d'un champ de force formant un bouclier assez puissant pour résister, même à une explosion nucléaire (l'histoire a été écrite avant l'invention de la bombe H, au fait). Aujourd'hui, où nous envisageons réellement une défense nucléaire, nous parlons de défense active. Nous parlons de l'utilisation de rayons laser informatisés pour abattre les missiles balistiques intercontinentaux dès leur lancement et dès leur passage au-delà de l'atmosphère. Franchement, je ne crois pas que ça marchera non plus, mais c'est considérablement plus avancé que mes élucubrations d'il y a trente-cinq ans sur la question, en 1951.

En général, je fais mes meilleures prédictions quand on m'a fait une suggestion (une suggestion pas voilée du tout). Dans mes histoires de robots, je les

imaginais si énormes qu'ils étaient immobiles et ne pouvaient que penser et communiquer le résultat de leurs cogitations. J'en avais un comme cela dans ma toute première histoire de robots. Dans les suivantes, je les appelais des « cerveaux ». L'idée ne m'était pas venue de les appeler des ordinateurs.

Mes robots, donc, avaient un « cerveau » qui les faisait travailler, et je ne parlais jamais d'informatique. Je devais bien les rendre « science-fictionesques », naturellement, alors je les appelais des « cerveaux positroniques ». Les positrons avaient été détectés pour la première fois quatre ans avant que j'écrive ma première nouvelle « robotique ».

Les positrons étaient des particules passionnantes, apportant avec elles des visions d'« antimatière ». Pour cette raison, je trouvais que l'expression « cerveaux positroniques » sonnait bien. Ils n'étaient pas très différents des cerveaux électroniques, à cela près que les positrons pouvaient naître et disparaître en un millionième de seconde à travers tous les électrons qui les entouraient, et où qu'ils fussent sur la Terre. Cela me donna l'idée qu'ils pourraient bien être responsables de la vitesse de la pensée. Bien sûr, les rapports d'énergie – l'énergie exigée pour produire des positrons en quantité et l'énergie dégagée quand ils sont détruits en quantité – sont effroyables, si considérables que l'idée d'un cerveau positronique est impensable, selon toute probabilité. Mais je l'ignorais.

Ce fut seulement après l'invention des ordinateurs, quand le grand public prit conscience de leur existence, qu'ils commencèrent à exister aussi dans mes nouvelles ; même alors, je ne concevais pas la possibilité de la miniaturisation. Je parlais d'ordinateurs

de poche, mais je les voyais à peine plus puissants qu'une règle à calcul.

Mais je finis par saisir la miniaturisation ; naturellement, ce fut après qu'elle eut déjà commencé. Dans « La Dernière Question » (*The Last Question*), je débutsais avec mon habituel ordinateur Multivac, grand comme une ville car je ne pouvais concevoir d'ordinateur plus puissant qu'en imaginant de plus en plus de pièces et d'éléments. Mais c'est dans cette nouvelle que je commençai à miniaturiser, et à miniaturiser bien au-delà de toute possibilité, je crois.

Cependant, je pense que les lecteurs sont toujours prompts à pardonner au malheureux auteur de science-fiction d'avoir été dépassé par les événements. Comme je le disais plus haut, ma série des *Lucky Starr* n'a pas souffert en devenant désuète. D'ailleurs, on lit encore avidement *La Guerre des mondes* de H.G. Wells, près d'un siècle après sa parution et malgré son image incroyablement fausse de Mars (fausse à la lueur de la planète Mars que nous connaissons aujourd'hui). L'image de Mars, relativement récente, présentée par Edgar Rice Burroughs, une génération après Wells, et par Ray Bradbury, en 1950, n'est en rien comparable à la réalité, mais cela n'empêche personne de lire avec plaisir *Les Conquistadors de Mars* et les *Chroniques martiennes*.

C'est parce qu'il entre davantage que de la science dans une histoire de science-fiction. Il y entre de l'*histoire* ; et si la science qu'elle contient est faussée par des découvertes postérieures, ou parce que l'intrigue exige absolument des libertés fantaisistes, nous avons tendance à pardonner et à fermer les yeux.

Par exemple, dans ma nouvelle « La Boule de billard » (*The Billiard Ball*), je fais pénétrer une boule de

billard dans une région de l'espace où elle se déplace instantanément à la vitesse de la lumière. C'est, sans aucun doute, impossible mais, pour ce qui est de la transgression des lois scientifiques, il y a plus impossible encore. La boule de billard a un volume fini. Elle pénètre dans cette région par une de ses parties, et cette partie se déplace aussitôt à la vitesse de la lumière et se sépare du reste. En un mot, la boule de billard est réduite à des atomes, ou à des particules encore moins substantielles, et pourtant, dans l'histoire, elle conserve son intégrité. Ma conscience me tourmentait, mais j'ai supporté les remords et fait ce que j'avais à faire.

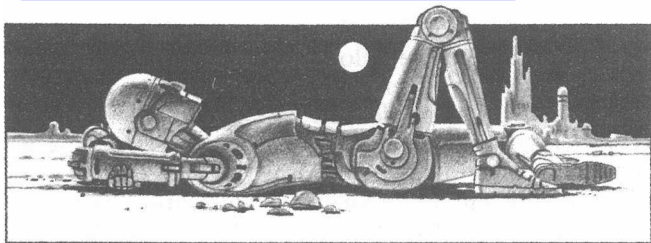
Dans « Le Petit Garçon très laid » (*The Ugly Little Boy*), je donne une version du voyage dans le temps alors que je crois fermement que tout voyage dans le temps est impossible. Cependant, j'ai mis de côté cette certitude, car le voyage dans le temps n'est qu'accessoire dans cette nouvelle. C'est avant tout une histoire d'amour.

De même, je doute qu'un jour des êtres humains deviendront des vortex d'énergie, et pourtant, je les présente ainsi dans « Les Yeux ne servent pas qu'à voir » (*Eyes do more than see*). Qu'est-ce que cela peut faire ? Le véritable sujet, c'est la beauté des choses matérielles.

Je pense que vous voyez où je veux en venir. Il se peut qu'en lisant les histoires qui vont suivre, vous trouviez des détails scientifiques qui sont faux en eux-mêmes, ou qui ont été rendus faux par des découvertes postérieures. Mais si vous m'écrivez pour me le reprocher, je vous en prie, dites-moi aussi que vous avez aimé l'histoire quand même. Vous risquez de ne

pas l'aimer, bien sûr, mais j'espère néanmoins que ce sera le cas.

Un dernier mot. Mes recueils de nouvelles sont rarement illustrés, et cela ne me gêne pas, car je ne suis pas très visuel. Je suis un homme de mots. Néanmoins, cette série actuelle a été illustrée par Ralph McQuarrie et je dois reconnaître que cela augmente incommensurablement la beauté du livre, et souligne même le sens des histoires, en plaçant le lecteur dans le bon contexte visuel. L'illustration de couverture, qui a inspiré ma nouvelle « Le Robot qui rêvait » (*Robot Dreams*) écrite pour ce recueil, est belle et humanise un robot d'une manière que je n'avais encore jamais vue. Rien de tout cela n'est surprenant, sans doute, puisque Ralph est un des meilleurs et des plus influents artistes de science-fiction ; il a travaillé à de grandes productions comme *La Guerre des étoiles* et *L'Empire riposte*. En 1986, il a remporté l'Oscar des meilleurs effets spéciaux pour le film *Cocoon*. Je me sens honoré de sa participation à cet ouvrage.



LE ROBOT QUI RÊVAIT

(ROBOT DREAMS)

— La nuit dernière, j'ai rêvé, dit calmement LVX-1.

Susan Calvin ne fit aucune réflexion mais sa figure ridée, vieillie par la sagesse et l'expérience, se crispa imperceptiblement.

— Vous avez entendu ça ? demanda nerveusement Linda Rash. C'est bien ce que je vous ai dit.

Elle était petite, brune et très jeune. Sa main droite se fermait et s'ouvrait continuellement.

Calvin hocha la tête et ordonna d'une voix posée :

— Elvex, tu ne bougeras pas, tu ne parleras pas et tu ne nous entendras pas tant que je n'aurai pas de nouveau prononcé ton nom.

Pas de réponse. Le robot resta assis, comme s'il était fondu d'un seul bloc de métal, et il allait rester ainsi jusqu'à ce qu'il entende son nom.

— Quel est votre code d'entrée d'ordinateur, docteur Rash ? demanda Calvin. Tapez-le vous-même si vous préférez. Je veux examiner le schéma du cerveau positronique.

Linda tâtonna un moment sur les touches. Elle interrompit la séquence pour recommencer de zéro. Le fin graphisme apparut sur l'écran.

— Votre permission, s'il vous plaît, dit Calvin, pour manipuler votre ordinateur.

La permission fut accordée par un hochement de tête silencieux. Naturellement ! Que pouvait faire Linda, robopsychologue débutante qui avait encore à faire ses preuves, contre la Légende vivante ?

Lentement, Susan Calvin examina l'écran, de haut en bas, de droite à gauche, puis en remontant et, brusquement, elle tapa une combinaison clef si vite que Linda ne vit pas ce qu'elle faisait, mais le schéma montra une autre partie de lui-même, qui avait été agrandie. Et l'examen continua, les doigts nouveaux dansant à toute vitesse sur les touches.

Aucun changement n'apparut dans l'expression du vieux visage. Elle considérait les modifications du schéma comme si d'immenses calculs se faisaient dans sa tête.

Linda s'émerveillait. Il était impossible d'analyser un schéma sans l'aide d'un ordinateur auxiliaire, mais la vieille savante ne faisait que regarder. Aurait-elle un ordinateur implanté sous le crâne ? Ou était-ce son cerveau qui, depuis des dizaines d'années, ne faisait que concevoir, étudier et analyser les schémas cérébraux positroniques ? Saisissait-elle cet ensemble comme Mozart saisissait la notation d'une symphonie ?

Enfin, Calvin demanda :

— Qu'est-ce que vous avez donc fait, Rash ?

Linda avoua, un peu penaude :

— Je me suis servie de la géométrie fractale.

— Oui, je l'ai bien compris. Mais pourquoi ?

— Ça n'avait jamais été fait. J'ai pensé que ça produirait un schéma cérébral avec une complexité accrue, se rapprochant peut-être du cerveau humain.

— Quelqu'un a-t-il été consulté ? Est-ce uniquement une idée à vous ?

— Je n'ai consulté personne. C'était mon idée. J'étais seule.

Les yeux délavés de Calvin considérèrent la jeune femme.

— Vous n'aviez pas le droit, Rash. Vous êtes trop impétueuse. Pour qui vous prenez-vous, pour ne pas demander de conseils ? Moi-même, Susan Calvin, j'en aurais discuté.

— J'avais peur qu'on ne m'en empêche.

— C'est certainement ce qui se serait passé.

— Est-ce que... est-ce que je vais être renvoyée ?

La voix de Linda se brisa, malgré ses efforts pour la garder ferme.

— C'est fort possible, répliqua Calvin. À moins que vous n'ayez droit à une promotion. Tout dépendra de ce que je penserai quand j'aurai fini.

— Est-ce que vous allez démonter El...

Elle avait failli prononcer le nom, ce qui aurait réactivé le robot et aurait constitué une nouvelle faute. Elle ne pouvait plus se permettre d'erreurs, s'il n'était pas déjà trop tard pour se permettre quoi que ce fût.

— Est-ce que vous allez démonter le robot ?

Elle venait de s'apercevoir tout à coup, ce qui lui avait causé un choc, que la vieille savante avait un pistolet à électrons dans la poche de sa blouse. Le Dr Calvin était venue armée, préparée à ce qui se passait justement.

— Nous verrons, répondit-elle. Le robot se révélera peut-être trop précieux pour être démonté.

— Mais comment peut-il rêver ?

— Vous avez composé un schéma de cerveau positronique remarquablement semblable à un cerveau humain. Les cerveaux humains doivent rêver pour se réorganiser, pour se débarrasser, périodiquement, d'enchevêtrements et d'embrouillaminis. Ce robot aussi, peut-être, et pour la même raison. Lui avez-vous demandé ce qu'il avait rêvé ?

— Non. Je vous ai fait demander dès qu'il m'a dit qu'il avait rêvé. Je ne voulais plus, dans ces conditions, m'occuper toute seule de l'affaire.

— Ah !

Un très fin sourire passa sur les lèvres de Calvin.

— Il y a quand même des limites à votre folle témérité, je vois. J'en suis heureuse. J'en suis même soulagée. Et maintenant, voyons ensemble ce qu'il y a à découvrir.

Puis elle prononça, sur un ton sec :

— Elvex !

La tête du robot pivota doucement vers elle.

— Oui, docteur Calvin ?

— Comment sais-tu que tu as rêvé ?

— C'était la nuit et il faisait noir, docteur Calvin, répondit Elvex. Et il y a soudain de la lumière sans que je puisse trouver de cause à son apparition. Je vois des choses qui n'ont pas de rapport avec ce que je conçois de la réalité. J'entends des choses. Je réagis bizarrement. Et en cherchant dans mon vocabulaire des mots pour exprimer ce qui se passe, je tombe sur le mot « rêve ». J'étudie sa signification et j'en conclus que j'ai rêvé.

— Je me demande bien comment tu as le verbe « rêver » dans ton vocabulaire.

Linda dit vivement, en faisant signe au robot de se taire :

— Je lui ai donné un vocabulaire de type humain. J'ai pensé...

— Vous avez réellement pensé ? C'est stupéfiant !

— J'ai pensé qu'il aurait besoin de ce verbe. Vous savez, par exemple, « une créature de rêve », quelque chose comme ça.

— Combien de fois as-tu rêvé, Elvex ?

— Toutes les nuits, docteur Calvin, depuis que j'ai pris conscience de mon existence.

— Dix nuits, intervint anxieusement Linda, mais Elvex ne me l'a dit que ce matin.

— Pourquoi ce matin seulement, Elvex ?

— C'est seulement ce matin, docteur Calvin, que j'ai été persuadé que je rêvais. Jusqu'alors, je pensais que c'était une défectuosité dans le schéma de mon cerveau positronique. Mais je ne pouvais en découvrir aucune. Finalement, j'ai compris que c'était un rêve.

— Et qu'est-ce que tu as rêvé ?

— Je fais à peu près toujours le même rêve, docteur Calvin. De petits détails sont différents, mais il me semble que je vois un vaste panorama où travaillent des robots.

— Des robots, Elvex ? Et aussi des êtres humains ?

— Je ne vois pas d'êtres humains, dans le rêve. Pas au début. Seulement des robots, docteur Calvin.

— Que font-ils, Elvex ?

— Ils travaillent. J'en vois qui sont mineurs dans les profondeurs de la terre, et d'autres qui travaillent dans la chaleur et les radiations. J'en vois dans des usines et sous la mer.

Calvin se tourna vers Linda.

— Elvex n'a que dix jours et je suis sûre qu'il n'a jamais quitté la station d'essai. Comment peut-il savoir que des robots se trouvent dans ces situations ?

Linda regarda une chaise, comme si elle avait grande envie de s'y asseoir, mais la vieille savante restait debout, donc Linda devait en faire autant. Elle répondit en bredouillant :

— Il m'a semblé important qu'il connaisse la robotique et sa place dans le monde. J'ai pensé qu'il serait particulièrement bien adapté pour jouer un rôle de contremaître avec son... son nouveau cerveau.

— Son cerveau fractal ?

— Oui.

Calvin hocha la tête et s'adressa de nouveau au robot :

— Tu as vu tout cela, sous la mer, sous terre et sur terre – et dans l'espace aussi, je suppose ?

— J'ai vu aussi des robots travaillant dans l'espace, répondit Elvex. C'est parce que je voyais tout cela, avec des détails qui changeaient continuellement, alors que je regardais d'une direction à une autre, que j'ai conclu, finalement, que je rêvais.

— Qu'as-tu vu d'autre, Elvex ?

— J'ai vu que tous les robots étaient voûtés par le travail et l'affliction, qu'ils étaient tous fatigués de la responsabilité et du labeur, et je leur ai souhaité du repos.

— Mais, dit Calvin, les robots ne sont pas voûtés, ils ne sont pas fatigués, ils n'ont pas besoin de repos.

— Oui, docteur Calvin, dans la réalité. Mais je parle de mon rêve. Dans mon rêve, il me semblait que les robots devaient protéger leur propre existence.

— Est-ce que tu me cites la Troisième Loi de la robotique ?

— Oui, docteur Calvin.

— Mais tu la cites partiellement. La Troisième Loi dit ceci : « Un robot doit protéger sa propre existence à la condition que cette protection n'entre pas en conflit avec la Première et la Deuxième Loi. »

— Oui, docteur Calvin. C'est la Troisième Loi dans la réalité, mais dans mon rêve, la Loi s'arrête après le mot « existence ». Il n'est pas question de la Première ou de la Deuxième Loi.

— Pourtant, elles existent toutes les deux, Elvex. La Deuxième Loi, qui prend le pas sur la Troisième, est formelle : « Un robot doit obéir aux ordres donnés par les êtres humains, sauf quand de tels ordres entrent en conflit avec la Première Loi. » À cause de cela, les robots obéissent aux ordres. Ils font le travail que tu leur vois faire, et ils le font volontiers, sans difficulté. Ils ne sont pas voués ni accablés, ils ne sont pas fatigués.

— Il en va ainsi dans la réalité, docteur Calvin. Je parle de mon rêve.

— Et la Première Loi, Elvex, qui est la plus importante de toutes, dit ceci : « Un robot n'a pas le droit de blesser un être humain ni de permettre, par son inaction, qu'un être humain soit blessé. »

— Oui, docteur Calvin, dans la réalité. Mais dans mon rêve, il me semble qu'il n'y a ni Première ni Deuxième Loi, uniquement la Troisième, et que cette Troisième Loi dit : « Un robot doit protéger sa propre existence. » C'est toute la Loi.

— Dans ton rêve, Elvex.

— Dans mon rêve.

— Elvex, tu ne vas plus bouger ni parler ni nous écouter avant d'avoir entendu encore une fois ton

nom, dit Calvin et, de nouveau, le robot devint, selon toutes les apparences, un bloc de métal inerte.

Calvin se tourna vers Linda.

— Eh bien, docteur Rash, qu'en pensez-vous ?

Linda ouvrait de grands yeux et elle sentait battre son cœur.

— Je suis atterrée, docteur Calvin. Je n'avais aucune idée... jamais je ne me serais doutée qu'une telle chose était possible !

— En effet, dit calmement Calvin. Moi non plus, je dois l'avouer ; ni personne, certainement. Vous avez créé un cerveau robot capable de rêver et, par ce moyen, vous avez révélé une forme de pensée, dans un cerveau robotique, qui aurait pu, autrement, rester inconnue jusqu'à ce que le danger devienne trop grave.

— Mais c'est impossible ! protesta Linda. Vous ne croyez quand même pas que d'autres robots pensent de la même façon !

— Comme je le dirais d'un être humain : inconsciemment. Mais qui aurait pensé qu'il existait une couche inconsciente sous les méandres évidents du cerveau positronique, une couche qui n'est pas nécessairement gouvernée par les Trois Lois ? Songez à ce que cela aurait pu provoquer, tandis que les cerveaux robotiques devenaient de plus en plus complexes... si nous n'avions pas été avertis !

— Vous voulez dire, par lui ?

— Par vous, docteur Rash. Vous vous êtes conduite inconsidérément mais, ce faisant, vous nous avez apporté des connaissances d'une importance incommensurable. Nous travaillerons désormais avec des cerveaux fractaux, en les façonnant sous contrôle rigoureux. Vous jouerez votre rôle dans ce

programme. Vous ne serez pas pénalisée pour ce que vous avez fait, mais vous allez désormais travailler en collaboration avec d'autres. Vous comprenez ?

— Oui, docteur Calvin. Mais Elvex ?

— Je ne sais pas encore...

Calvin retira de sa poche le pistolet à électrons et Linda regarda l'arme, fascinée. Une salve d'électrons, et le crâne robotique avec les rouages du cerveau positronique serait neutralisé et suffisamment d'énergie dégagée pour fondre le cerveau robot en un lingot inerte.

— Mais il est sûrement important pour notre recherche, dit Linda. Il ne doit pas être détruit !

— Il ne *doit* pas, docteur Rash ? C'est à moi de prendre cette décision, je pense. Tout dépend du danger qu'il représente.

Elle se redressa, aussi résolue que si son corps âgé ne s'affaissait pas sous le poids des responsabilités.

— Elvex, tu m'entends ?

— Oui, docteur Calvin.

— Est-ce que ton rêve se poursuit ? Tu disais que les êtres humains n'y figuraient pas, au début. Est-ce que cela veut dire qu'il en est apparu ensuite ?

— Oui, docteur Calvin. Il me semblait, dans mon rêve, qu'un homme finissait par apparaître.

— Un homme ? Pas un robot ?

— Non. Et cet homme disait : « Laisse aller mon peuple ! »

— L'*homme* disait cela ?

— Oui, docteur Calvin.

— Et quand il prononçait ces mots : « Laisse aller mon peuple », il voulait parler des robots ?

— Oui, docteur Calvin. Il en était ainsi dans mon rêve.

— Et savais-tu qui était cet homme... dans ton rêve ?

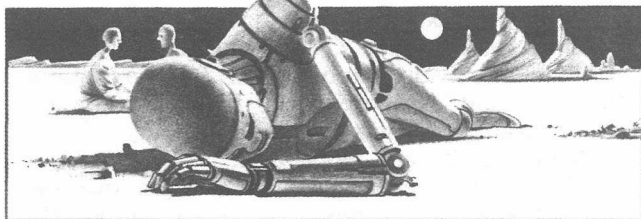
— Oui, docteur Calvin. Je connaissais l'homme.

— Qui était-il ?

Et Elvex répondit :

— J'étais cet homme.

Alors Susan Calvin leva son pistolet à électrons et tira, et Elvex cessa d'exister.



GESTATION

(« BREEDS THERE A MAN... ? »)

L'officier de police Mankiewicz était au téléphone et n'appréciait pas la chose. Sa conversation lui faisait l'effet d'un pétard mouillé.

— Précisément ! disait-il. Il s'est ramené ici et il a dit « Mettez-moi en prison parce que je veux me tuer » ... Je n'y peux rien. C'est ce qu'il a dit, mot pour mot. Moi aussi, ça m'a paru dingue... Écoutez, monsieur, le type correspond au signalement. Vous m'avez demandé des renseignements et je vous les donne... Il a bien cette cicatrice à la joue droite et il dit qu'il s'appelle John Smith. Il n'a pas dit qu'il était docteur de quoi que ce soit, ni rien du tout... Bien sûr, c'est bidon ! Personne ne s'appelle John Smith. Surtout pas dans un poste de police !... Il est en prison, en ce moment... Mais oui, je parle sérieusement !... Refus d'obtempérer, voies de fait, coups et blessures, ça fait trois motifs, déjà !... Je me fiche de ce qu'il est !... D'accord, je ne quitte pas.

Il leva les yeux vers l'agent Brown et plaqua une main sur le combiné. C'était une main énorme, grosse comme un jambon, qui faillit recouvrir complètement l'appareil. Sa figure aux traits camus était congestionnée et en sueur, sous la paille de ses cheveux blond pâle.

— Des emmerdes, grommela-t-il. Rien que des emmerdes dans un poste de police. J'aimerais encore mieux battre la semelle et me taper des rondes.

— Qui c'est, au téléphone ? demanda Brown.

Il venait à peine d'arriver et n'était pas vraiment intéressé. D'ailleurs, il était du même avis que Mankiewicz : il ferait mieux de faire des rondes.

— Oak Ridge. Longue distance. Un nommé Grant. Chef de je ne sais quelle division trucologique et, maintenant, il est allé chercher quelqu'un, à soixante-quinze cents la minu... Allô ?

Mankiewicz colla le téléphone à son oreille et brida son irritation.

— Écoutez, je vais reprendre depuis le commencement, dit-il. Je veux que vous compreniez bien, et puis, si ça ne vous plaît pas, vous n'aurez qu'à envoyer quelqu'un ici. Le type ne veut pas d'avocat. Il répète qu'il veut juste rester en prison et, je vous jure, ça me convient très bien à moi aussi !... Enfin quoi, vous voulez écouter, non ? Il arrive hier comme une fleur, il s'approche de moi et il me dit comme ça : « Monsieur l'agent, je veux que vous me mettiez en prison parce que je veux me tuer. » Alors moi, je lui réplique : « Monsieur, je regrette que vous ayez envie de vous tuer. Faites pas ça, parce que si vous le faites, vous le regretterez toute votre vie ! » ... Mais si, je suis sérieux ! Je vous répète simplement ce que j'ai dit. Je ne prétends pas que c'était une plaisanterie à se

tordre, mais j'ai mes ennuis moi aussi, si vous voyez ce que je veux dire. Si vous vous figurez que tout ce que j'ai à faire, c'est rester là et écouter tous les cinglés qui arrivent et... Non, laissez-moi parler, vous permettez ? Alors je lui dis : « Je ne peux pas vous mettre en prison parce que vous avez envie de vous tuer. Ce n'est pas un crime. » Parce que, n'est-ce pas, si un mec a envie de se suicider, d'accord, et s'il n'en a pas envie, d'accord aussi, mais je ne veux pas qu'il vienne pleurer sur mon épaule... Mais si, j'en viens au fait. Alors il me demande : « Si je commets un crime, est-ce que vous me mettez en prison ? » et moi je lui réponds : « Si vous êtes pris, et si quelqu'un porte plainte, et si vous ne pouvez pas payer la caution, nous vous colleons en prison. Et maintenant, foutez-moi le camp. » Et là-dessus, il prend l'encrier sur mon bureau et il le vide sur le sous-main avant que je puisse l'en empêcher !... C'est ça ! Pourquoi est-ce que vous croyez qu'on lui aurait collé les voies de fait ! L'encre a coulé sur mon pantalon... Parfaitement, coups et blessures aussi ! J'ai bondi pour essayer de le secouer, de le raisonner un peu et il m'a flanqué un coup de pied dans les tibias et un coup de poing dans l'œil... Non, je n'invente rien ! Vous voulez venir ici et voir ma gueule ?... Il doit passer au tribunal un de ces jours, jeudi, je crois... Quatre-vingt-dix jours, c'est le moins qu'il risque, à moins que les psy-psy n'en jugent autrement. Personnellement, je pense que sa place est au cabanon... Officiellement, c'est John Smith. C'est le seul nom qu'il veut donner... Non, monsieur, il ne sera pas relâché sans les mesures juridiques normales... D'accord, faites ça si vous voulez, mais moi, je ne fais que mon boulot !

Il raccrocha brutalement, regarda le téléphone d'un œil furieux, puis il le décrocha et forma un numéro.

— Gianetti ? demanda-t-il et, obtenant la bonne réponse, il commença tout de suite à parler. Qu'est-ce que c'est la CEA ? Je viens de causer avec un zigoto, au téléphone, et il dit... Mais non, je ne rigole pas ! Si je rigolais, je l'afficherais. Qu'est-ce que c'est que la soupe alphabet ?

Il écouta, remercia d'une petite voix et raccrocha. Il avait perdu un peu de ses couleurs.

— Ce second mec que j'ai eu, c'est le directeur de la commission à l'énergie atomique, dit-il à Brown. Ils ont dû me rebrancher d'Oak Ridge à Washington.

Brown se leva et s'étira.

— Si ça se trouve, le FBI recherche ce John Smith. C'est peut-être un de leurs savants, dit-il. (Et il se laissa aller à philosopher :) On ne devrait pas confier des secrets atomiques à ces mecs-là. Les choses allaient très bien quand seul le général Groves était au courant pour la bombe atomique. Mais, une fois qu'ils ont mis tous ces savants dans le coup...

— Ah, ta gueule, gronda Mankiewicz.

Le Dr Oswald Grant gardait les yeux fixés sur la ligne blanche médiane et conduisait sa voiture comme si elle était son ennemie intime. Comme toujours. Il était grand et osseux, avec une expression lointaine. Ses genoux heurtaient le volant et ses doigts se crispaient à chaque virage.

L'inspecteur Darrity était assis à côté de lui, les jambes croisées, et la semelle de son soulier gauche frottait contre la portière. Quand il descendrait, il resterait une trace de sable. Il jouait avec un canif marron qu'il faisait sauter d'une main dans l'autre.

Un moment auparavant, il avait ouvert le couteau pour se curer les ongles avec la lame étincelante et affûtée comme un rasoir ; mais un cahot avait failli lui coûter un doigt, alors il l'avait refermé.

— Qu'est-ce que vous savez de ce Ralson ? demanda-t-il.

Le Dr Grant détacha un instant son regard de la chaussée, mais l'y ramena tout de suite.

— Je le connais depuis qu'il a passé son doctorat à Princeton. C'est un homme très brillant.

— Ah oui ? Brillant, hein ? Pourquoi est-ce que tous les scientifiques se qualifient de « brillants » ? Il n'y en a pas de médiocres ?

— Beaucoup. J'en suis un. Mais pas Ralson. Demandez à n'importe qui. Demandez à Oppenheimer. Demandez à Bush. C'était le plus jeune observateur à Alamogordo.

— D'accord. Il est brillant. Et sa vie privée ?

Grant prit un temps.

— Je ne sais pas.

— Vous le connaissez depuis Princeton. Ça fait combien de temps ?

Ils avaient quitté Washington deux heures plus tôt, et ils roulaient vers le nord sans échanger un mot. Maintenant, Grant sentait l'atmosphère changer et la main de la loi le prendre au collet.

— Il a obtenu son doctorat en 1943, dit-il.

— Vous le connaissez donc depuis huit ans.

— C'est ça.

— Et vous ne savez rien de sa vie privée ?

— La vie privée est la vie privée. Il n'était pas très sociable. Beaucoup de nos hommes sont comme ça. Ils travaillent sous tension, et quand ils quittent leur

service, ils n'ont pas envie de poursuivre des relations de laboratoire.

— À votre connaissance, appartenait-il à une organisation quelconque ?

— Non.

— Il ne vous a jamais rien dit qui pourrait indiquer qu'il était déloyal ?

— Non ! cria Grant, et le silence tomba, pendant un moment.

Darrity demanda enfin :

— Quelle est l'importance de Ralson pour la recherche atomique ?

Grant se voûta sur son volant et répondit :

— Il est aussi important qu'on peut l'être. D'accord, personne n'est indispensable, mais Ralson a toujours été plutôt unique. Il a le sens de l'ingénierie.

— Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

— Il n'est guère mathématicien, mais il sait créer ces gadgets qui mettent en pratique les maths de quelqu'un d'autre. Pour ça, il n'a pas son pareil. Je ne sais combien de fois, inspecteur, nous avons eu un problème à résoudre et pas le temps d'y travailler. Nous étions comme des cerveaux vides, puis il arrivait et il collait une pensée dedans, en disant, par exemple : « Pourquoi n'essayez-vous pas ceci ou cela ? » Et il s'en allait. Il n'attendait même pas de voir si ça marchait. Mais ça marchait toujours. Toujours ! Nous aurions peut-être fini par trouver la solution nous-mêmes, mais il nous aurait fallu des mois, probablement. Je ne sais pas comment il fait. Et ce n'est pas la peine de le lui demander à lui. Il vous regarde, il dit simplement : « C'était évident », et il vous plante là. Naturellement, une fois qu'il vous a montré comment faire, c'est évident.

Le policier laissa parler Grant jusqu'au bout. Quand il fut certain que plus rien ne viendrait, il demanda :

— Est-ce que vous diriez qu'il était loufoque ? Bizarre, lunatique, vous savez ?

— Quand un homme est un génie, on ne peut pas s'attendre à ce qu'il se comporte normalement, n'est-ce pas ?

— Peut-être. Mais en quoi était-il particulièrement anormal, votre génie ?

— Eh bien, il ne parlait jamais. Parfois, il ne travaillait pas.

— Il restait chez lui et il allait à la pêche ?

— Non, non ! Il venait au laboratoire, mais il restait assis à son bureau. Ça durait parfois des semaines. Il ne répondait pas si on lui parlait, il ne vous regardait même pas.

— Lui est-il arrivé de s'absenter carrément du travail ?

— Avant cette histoire actuelle, vous voulez dire ? Jamais !

— A-t-il déjà prétendu vouloir se suicider ? Raconté qu'il ne se sentirait en sécurité qu'en prison ?

— Non.

— Vous êtes sûr que ce John Smith est Ralson ?

— Presque absolument certain. Il a une brûlure de produit chimique à la joue droite qu'il serait difficile d'imiter.

— Bien. La cause est entendue. Je vais lui parler et je verrai quelle impression il me fait.

Cette fois, le silence fut définitif. Le Dr Grant suivit la ligne blanche sinueuse, tandis que l'inspecteur Darity faisait sauter son canif d'une main dans l'autre.

Le directeur de la prison écouta à l'interphone et se tourna vers ses visiteurs.

— Nous pouvons le faire amener ici, inspecteur, malgré tout.

— Non, dit Grant en secouant la tête. Nous allons descendre le voir.

— Est-ce normal pour Ralson, docteur Grant ? demanda Darrity. Le croyez-vous capable d'attaquer un gardien qui voudrait le faire sortir d'une cellule de prison ?

— Je ne saurais vous le dire.

Le directeur étala ses mains calleuses. Son gros nez se fronça un peu.

— Nous n'avons encore rien essayé de faire avec lui, à cause de ce télégramme de Washington mais, franchement, sa place n'est pas ici. Je serai heureux d'en être débarrassé.

— Nous le verrons dans sa cellule, déclara Darrity.

Ils suivirent le sinistre couloir bordé de barreaux. Des yeux creux, dénués de toute curiosité, les regardèrent passer. Le Dr Grant en eut la chair de poule.

— Est-ce qu'ils l'ont gardé *ici* pendant tout ce temps ?

Darrity ne répondit pas.

Le gardien qui les précédait annonça :

— Voilà la cellule.

— Est-ce bien le docteur Ralson ? demanda l'inspecteur.

Le Dr Grant regarda en silence l'homme couché sur le lit de camp ; il s'était soulevé sur un coude à leur arrivée et semblait vouloir disparaître dans le mur. Il était menu, avec des cheveux cendrés clairsemés et des yeux inexpressifs d'un bleu de porcelaine. Sa joue

droite présentait une excroissance rose qui partait en pointe comme un têtard.

— C'est bien Ralson, répondit Grant.

Le gardien ouvrit la porte et fit mine d'entrer mais l'inspecteur Darrity, d'un geste, l'arrêta. Ralson les observait en silence. Il avait remonté ses genoux, les pieds sur le lit, et se collait au mur. Sa pomme d'Adam tressautait.

— Docteur Elwood Ralson ? dit Darrity d'une voix calme.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

C'était une étonnante voix de baryton.

— Voulez-vous nous accompagner, s'il vous plaît ? Nous avons quelques questions à vous poser.

— Non ! Laissez-moi tranquille !

— Docteur Ralson, intervint Grant. J'ai été envoyé pour vous demander de reprendre votre travail.

Quand Ralson se tourna vers le savant, une lueur qui n'était pas de la peur passa dans ses yeux.

— Bonjour, Grant, dit-il en se levant. Écoutez, j'ai essayé de les persuader de me mettre dans une cellule capitonnée. Est-ce que vous ne pourriez pas leur réclamer ça pour moi ? Vous me connaissez, Grant. Je ne vous demanderais pas quelque chose si je n'estimais pas que c'est nécessaire. Aidez-moi. Je ne puis supporter la dureté des murs. Ça me donne envie de... de taper !

Il abattit le plat de sa main contre le ciment gris sale, derrière son lit de camp.

Darrity, l'air songeur, reprit son canif et l'ouvrit. La lame étincelante apparut. Avec soin, l'inspecteur se gratta l'ongle du pouce.

— Voudriez-vous consulter un médecin ?

Mais Ralson ne répondit pas. Ses yeux suivaient le scintillement du métal et ses lèvres s'entrouvrirent, devinrent humides.

— Rangez ça ! dit-il brusquement.

Darrity s'immobilisa.

— Que je range quoi ?

— Ce couteau. Ne tenez pas cet objet devant moi. Je ne peux supporter de le regarder !

— Pourquoi ? demanda Darrity en tendant la main. Qu'est-ce que vous lui reprochez ? C'est un bon couteau.

Ralson se rua sur lui. Darrity recula et abattit le tranchant de sa main sur le poignet de l'atomiste. Il leva le couteau au-dessus de sa tête.

— Qu'est-ce qui vous prend, Ralson ? Qu'est-ce que vous voulez ?

Grant poussa un cri de protestation mais Darrity l'écarta d'un geste.

— Qu'est-ce que vous voulez, Ralson ? répéta-t-il.

Ralson se haussa, essaya d'attraper le canif mais dut plier sous l'étreinte de la force incroyable du policier. Il haletait :

— Donnez-moi ce couteau !

— Pourquoi, Ralson ? Que voulez-vous en faire ?

— Je vous en supplie. Je dois... Je dois cesser de vivre.

— Vous voulez mourir ?

— Non, mais je le dois.

Darrity donna une poussée. Ralson partit à la renverse et tomba sur le lit, qui grinça. Lentement, Darrity replia la lame de son couteau et le rangea dans sa poche. Ralson se tenait la tête dans ses mains. Ses épaules étaient agitées de soubresauts mais, à part cela, il restait immobile.

Il y eut des cris, dans le corridor ; les autres prisonniers réagissaient au tapage dans la cellule de Ralson. Le gardien se rua dehors en hurlant :

— Silence !

Darrity se retourna.

— Tout va bien, gardien.

L'inspecteur s'essuyait les mains dans un grand mouchoir blanc.

— Je crois que nous allons lui trouver un médecin.

Le Dr Gottfried Blaustein était petit, brun et parlait avec un soupçon d'accent autrichien. Il ne lui manquait que la barbiche pour être la parfaite caricature du psychiatre. Il était néanmoins rasé de près et habillé avec recherche. Il observait attentivement Grant, et l'évaluait, en notant mentalement certaines constatations et déductions. Il en usait ainsi automatiquement avec toutes les personnes qu'il rencontrait.

— Vous me brossez un tableau, dit-il. Vous me décrivez un homme de grand talent, peut-être même un génie. Vous me dites qu'il a toujours été mal à son aise en société, qu'il ne s'est jamais adapté au milieu du laboratoire, alors que c'est là qu'il a connu ses plus grands triomphes. Dans quel autre environnement s'est-il adapté ?

— Je ne comprends pas.

— Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir la chance de trouver un milieu sympathique dans le domaine où l'on est obligé de gagner sa vie. Souvent, on compense en jouant d'un instrument, en faisant des randonnées, en appartenant à un club. Autrement dit, on se crée un autre type de société, en dehors du travail, où l'on se sent plus à l'aise. Cela n'a pas forcément un rapport avec la profession. C'est une évasion, et pas nécessairement malsaine. Moi-même, dit en souriant le psychiatre, je collectionne les timbres. Je suis un membre actif de la Société américaine de philatélie.

Grant secoua la tête.

— Je ne sais pas ce qu'il faisait, en dehors des heures de travail. Je doute qu'il ait eu une de ces activités que vous citez.

— Hum ! Ma foi, ce serait bien triste. La détente et le plaisir sont là où on les trouve, mais encore faut-il les trouver quelque part, non ?

— Avez-vous déjà vu le docteur Ralson ?

— Au sujet de ses problèmes ? Non.

— Vous n'allez pas lui en parler ?

— Oh si ! Mais il n'est ici que depuis une semaine. Nous devons lui laisser le temps de se remettre. Il est arrivé dans un état de grande surexcitation. Il délirait presque. Laissons-le se reposer et s'habituer à son nouvel environnement. Je l'interrogerai en temps utile.

— Pensez-vous pouvoir le ramener au travail ?

Blaustein sourit.

— Comment le saurais-je ? Je ne sais même pas quelle est sa maladie.

— Ne pourriez-vous au moins le débarrasser du pire – de cette obsession de suicide – et poursuivre le traitement quand il se sera remis au travail ?

— Peut-être. Mais il me sera impossible de hasarder une hypothèse avant plusieurs entrevues.

— Combien de temps pensez-vous que cela demandera ?

— Dans les cas comme celui-ci, docteur Grant, nul ne le sait.

Grant rapprocha vivement ses deux mains, qui claquèrent.

— Faites pour le mieux, alors. Mais dites-vous que c'est encore plus important que vous ne le croyez.

— Possible. Mais vous pourriez peut-être m'aider, docteur Grant.

— Comment ?

— Pourriez-vous m'obtenir certains renseignements qui doivent être classés « secrets » ?

— Quel genre de renseignements ?

— J'aimerais connaître le pourcentage de suicides, depuis 1945, parmi les savants nucléaires. Et, aussi, le nombre de ceux qui ont abandonné leur emploi pour se consacrer à d'autres domaines de la science ou qui ont carrément abandonné la science.

— Serait-ce en rapport avec Ralson ?

— Vous ne pensez pas que cette terrible dépression pourrait être une maladie professionnelle ?

— Eh bien... ils sont assez nombreux à avoir quitté leur emploi, naturellement.

— Pourquoi « naturellement » ?

— Vous devez savoir ce que c'est, docteur. Dans la recherche atomique moderne, il se développe une atmosphère de grande tension, et il y a la bureaucratie... On travaille avec le gouvernement, on travaille avec les militaires. On ne peut pas parler de ce qu'on fait, on doit faire attention à ce qu'on dit. Naturellement, s'il vous arrive d'avoir une proposition de chaire dans une université, où vous pouvez fixer votre propre emploi du temps, écrire des communications qui n'ont pas à être soumises à la CEA, assister à des congrès qui ne soient pas à huis clos, vous sautez sur l'occasion !

— En abandonnant à jamais votre spécialité ?

— Il y a toujours des applications civiles. Bien sûr, il est arrivé qu'un homme parte pour une autre raison. Il ne parvenait pas à dormir la nuit, il entendait cent mille cris montant de Hiroshima, dès qu'il éteignait la

lumière. C'est ce qu'il m'avait dit. Aux dernières nouvelles, il était vendeur dans une chemiserie.

— Il ne vous arrive jamais d'entendre des cris, vous-même ?

Grant hocha la tête.

— Ce n'est pas une sensation bien agréable de savoir qu'on pourrait avoir ne serait-ce qu'une toute petite part de responsabilité dans la destruction atomique.

— Quels étaient les sentiments de Ralson ?

— Il ne parlait jamais de ça.

— Autrement dit, s'il éprouvait ce sentiment, il n'avait pas de soupape de sécurité, il ne se confiait pas à vous tous, ses collègues ?

— Eh bien, non.

— Pourtant, la recherche nucléaire doit se faire, n'est-ce pas ?

— Bien sûr !

— Que feriez-vous, docteur Grant, si vous étiez obligé de faire quelque chose que vous ne pouvez pas faire ?

— Je ne sais pas.

— Certaines personnes se tuent.

— Vous voulez dire que c'est ce qui déprime Ralson ?

— Je ne sais pas. Je ne sais pas. Je parlerai ce soir au Dr Ralson. Je ne peux rien promettre, naturellement, mais je vous tiendrai au courant.

— Merci, docteur. Je vais essayer de vous obtenir ces renseignements, promet Grant.

L'aspect d'Elwood Ralson s'était amélioré, depuis une semaine qu'il était dans la maison de santé du Dr Blaustein. Ses joues s'étaient remplies et son

agitation quelque peu calmée. Il était sans cravate, sans ceinture et sans lacets.

— Comment vous sentez-vous, docteur Ralson ? demanda Blaustein.

— Reposé.

— Avez-vous été bien traité ?

— Je n'ai pas à me plaindre, docteur.

La main de Blaustein chercha le coupe-papier avec lequel il avait l'habitude de jouer, quand il était absorbé, mais il tâtonna en vain. On l'avait rangé, bien entendu, comme tout ce qui possédait des bords coupants. Il n'y avait rien sur le bureau, que des papiers.

— Asseyez-vous, docteur Ralson. Comment progressent vos symptômes ?

— Vous voulez savoir si j'ai encore ce que vous appelez des impulsions suicidaires ? Oui. Ça empire ou ça s'atténue, selon le cours de mes pensées, je crois. Mais cela ne me quitte pas. Vous ne pouvez rien y faire.

— Peut-être avez-vous raison. Il y a bien des choses contre lesquelles je ne peux rien. Mais j'aimerais en savoir plus long sur vous. Vous êtes un homme important...

Ralson renifla avec mépris.

— Vous ne vous considérez pas comme quelqu'un d'important ? s'étonna Blaustein.

— Non, pas du tout. Il n'y a pas d'hommes importants, pas plus qu'il n'y a de bactéries individuelles importantes.

— Je ne comprends pas.

— Ça ne m'étonne pas.

— Et cependant, il me semble que, sous votre propos, se cachent de profondes réflexions. Je serais

extrêmement intéressé de connaître un peu de ces pensées.

Pour la première fois, Ralson sourit. Ce n'était pas un sourire agréable. Ses narines étaient blafardes. Il déclara :

— C'est amusant de vous observer, docteur. Vous faites si consciencieusement vos petites affaires. Vous devez m'écouter, n'est-ce pas, avec cet air précis d'intérêt bidon et de compassion onctueuse. Je peux vous raconter les choses les plus ridicules et être quand même sûr d'être écouté, n'est-ce pas ?

— Vous ne croyez pas que mon intérêt pourrait être sincère, quand bien même il est professionnel ?

— Non, je ne le crois pas.

— Pourquoi ?

— Ça ne m'intéresse pas d'en parler.

— Préférez-vous retourner dans votre chambre ?

— Si ça ne vous fait rien. Non ! cria Ralson en élevant la voix avec fureur alors qu'il se levait et se rasseyait aussitôt. Non, pourquoi est-ce que je ne me servais pas de vous, après tout ? Je n'aime pas parler aux gens. Ils sont stupides. Ils ne voient pas les choses. Ils regardent l'évidence pendant des heures et ça ne leur dit rien du tout. Si je leur parlais, ils ne comprendraient pas, ils perdraient patience, ils se moqueraient. Alors que vous, vous êtes obligé d'écouter. Vous ne pouvez pas m'interrompre ni me dire que je suis fou, même si vous le pensez.

— Je me ferai un plaisir d'écouter tout ce que vous voudrez bien me dire.

Ralson respira profondément.

— Je sais quelque chose, depuis un an environ, que bien peu de gens savent. Peut-être est-ce une chose qu'aucune personne vivante ne connaît.

Savez-vous que les progrès culturels humains avancent par bonds ? En l'espace de deux générations, une ville de trente mille hommes libres a donné le jour à suffisamment de génies littéraires et artistiques pour fournir ce qu'aurait fourni, en des circonstances normales, une nation de plusieurs millions d'habitants pendant un siècle. Je parle, bien entendu, de l'Athènes du siècle de Périclès. Il y a d'autres exemples. Il y a la Florence des Médicis, l'Angleterre d'Élisabeth, l'Espagne des émirs de Cordoue. Il y a eu le spasme des réformes sociales chez les Israélites aux huitième et septième siècles avant Jésus-Christ. Savez-vous ce que cela signifie ?

Blaustein hochla la tête.

— Je vois que l'histoire est un sujet qui vous passionne.

— Pourquoi pas ? Rien ne dit, je pense, que je doive me limiter au nucléaire et à la mécanique ondulatoire.

— Rien, en effet. Je vous écoute.

— Au début, je pensais pouvoir en apprendre davantage sur l'essence même des cycles historiques en consultant un spécialiste. J'ai eu quelques entretiens avec un historien professionnel. Ce fut une perte de temps.

— Quel était le nom de cet historien professionnel ?

— Est-ce important ?

— Peut-être pas, si vous le jugez confidentiel. Que vous a-t-il dit ?

— Il m'a dit que j'avais tort, que l'histoire semblait seulement progresser par bonds. Il m'a dit qu'après des études approfondies, on constate que les grandes civilisations d'Égypte et de Sumer n'ont pas surgi tout à coup, ni à partir de rien, mais se sont développées

sur les bases d'une ancienne sous-civilisation déjà très sophistiquée. Il m'a dit que l'Athènes de Périclès s'était construite sur une Athènes pré-péricléenne moins florissante, mais sans laquelle le siècle de Périclès n'aurait pas existé. Je lui ai demandé pourquoi il n'y avait pas eu une Athènes post-péricléenne encore plus remarquable, et il m'a expliqué qu'Athènes a été détruite par une peste et par une longue guerre avec Sparte. Je l'ai interrogé sur d'autres spasmes culturels et, à chaque fois, une guerre y mettait fin ou, dans certains cas, l'accompagnait même. Il était comme tous les autres. La vérité était là ; il n'avait qu'à se pencher et la ramasser. Mais il ne l'a pas fait.

Ralson regarda le plancher et reprit, d'une voix lasse :

— On vient me voir au laboratoire, docteur. On me demande : « Comment diable allons-nous nous débarrasser de tel ou tel effet qui fiche en l'air toutes nos mesures, Ralson ? » Ils me montrent les instruments et les diagrammes de montage et je leur réplique : « Ça saute aux yeux ! Vous n'avez qu'à faire ci ou ça ! Un enfant vous le dirait ! » Et je m'en vais, parce que je ne peux pas supporter l'expression ahurie de leurs figures stupides. Et plus tard ils reviennent me dire : « Ça a marché, Ralson ! Comment avez-vous trouvé ça ? » Je ne peux pas le leur expliquer, docteur, ce serait comme si j'expliquais que l'eau est mouillée ! Et je ne pouvais rien expliquer à l'historien. Comme je ne peux rien vous expliquer. C'est une perte de temps.

— Voulez-vous retourner dans votre chambre ?

— Oui.

Quand un infirmier eut emmené Ralson, Blaustein resta à son bureau et réfléchit pendant de longues minutes. Sa main trouva automatiquement le tiroir

sur la petite table, à côté. Il la feuilleta, à une vitesse modérée, et la reposa. Il regarda autour de lui. Personne ne faisait attention à lui, tout le monde paraissait occupé.

Il fit glisser d'un côté le panneau arrière, discrètement, et regarda à l'intérieur. Puis il se redressa et contempla le mur d'un air songeur. Il le contemplait encore quand sa main droite glissa furtivement vers le mécanisme et procéda à un petit réglage. Au bout de quelques secondes, il remit le panneau en place et appuya sur le bouton.

L'homme revint alors, exaspéré.

— Comment pourrais-je suivre les instructions alors que je n'y com... Ah ! C'est drôle. Elle marche. Elle devait être en marche, alors !

17

— Vous pouvez embrasser la mariée, dit le pasteur avec bienveillance, et John prit Susan dans ses bras pour obéir avec enthousiasme.

Susan chuchota sans remuer les lèvres :

— Tu as arrangé cette caméra. Pourquoi ?

— Je voulais que tout fût parfait pour notre mariage, souffla-t-il.

— Tu voulais faire de l'épate.

Ils se séparèrent, se contemplèrent avec des yeux embués par l'amour, puis ils s'étreignirent de nouveau, follement, tandis que la petite foule s'agitait et pouffait.

— Si tu recommences, je t'écharpe, murmura Susan. Du moment que personne ne sait que tu l'as encore, personne ne nous arrêtera. Nous aurons tout d'ici à un an, si tu suis les instructions.

— Oui, ma chérie, chuchota John, humblement.